

qu'à ce qu'il ne soit plus possible de la distinguer du reste de la surface. Ces bœufs sont dès lors regardés comme souillés, on ne les tue pas. Le deuil du veuf ou de la veuve ne dure que trois jours; tout le mobilier est renouvelé et le kraal abandonné.

Quoique les femmes soient exclues des délibérations qui ont pour objet les intérêts généraux de la horde, elles exercent cependant une grande influence et même une autorité manifeste dans l'intérieur du ménage. Par exemple le mari ne troque pas la moindre bagatelle sans s'être assuré du consentement de sa femme; de même il n'entreprend pas un voyage sans la consulter; si elle n'est pas d'avis qu'il parte, il reste chez lui sans murmurer.

Quelquefois les femmes des chefs assistent aux conférences; mais sans y prendre part; ce n'est qu'une marque de distinction qui leur est accordée. Dans ces occasions, elles se tiennent en général entièrement séparées des hommes et rassemblées dans un endroit particulier à quelque distance du lieu où se traitent les affaires. Le respect filial fait quelquefois contrevenir à cette règle; les chefs permettent à leurs mères de parler dans les conférences.

Malgré la modestie des femmes cafres, elles ne sont pas insensibles aux agaceries des hommes.

Les Cafres, de même que beaucoup d'autres nations demi-civilisées, ont sur le commerce des deux sexes, hors de l'état du mariage, des idées toutes différentes des nôtres. Les femmes mariées sont tenues de garder la fidélité à leurs maris; l'adultère est considéré et puni comme crime. Une fille ou une veuve n'est pas déshonorée pour un commerce de galanterie; pas même lorsqu'il en est résulté des preuves évidentes; un accident de cette nature ne l'empêche pas de trouver un mari.

Le jeune homme qui a jeté les yeux sur une jeune fille pour en faire son épouse, s'arrange avec les parens de celle-ci sur le prix qu'ils en demandent, et qui consiste ordinairement en quelques vaches. Le marché se conclut sans qu'il soit nécessaire d'obtenir le consentement de la jeune fille; cependant le jeune homme tâche souvent de gagner son affection avant de s'adresser à ses parens. Il est fréquemment plutôt d'accord avec elle qu'avec ceux-ci; car les négociations, pour la quantité de vaches qu'ils veulent, durent souvent plusieurs jours; ce nombre va rarement au-delà de dix.

Au bout de quelques jours les parens et les proches de la jeune fille la conduisent au kraal du futur, où sont assemblés le chef de la horde et ses officiers, la famille du jeune homme et

tout le voisinage. On tue une quantité de bétail proportionnée au nombre des assistans ; on se régale, on chante, on danse, on passe de cette manière quatre jours dans l'allégresse. Le quatrième jour les compagnes de la prétendue lui barbouillent tout le corps d'ocre rouge ; elle est dépouillée de tous ses vêtemens, à l'exception d'un tablier qui enveloppe les hanches ; deux de ses compagnes lui font faire en cet état le tour de l'assemblée pour convaincre les assistans qu'elle n'a aucun défaut de conformation ; enfin elle est conduite devant le chef qui est allé prendre sa place avec sa suite dans le clos des vaches : c'est le lieu où il tient son tribunal et où il assemble son conseil. Après qu'il a témoigné à l'épousée sa satisfaction sur son mariage, il lui adresse des exhortations sur la conduite qu'elle doit tenir désormais. Elle le remercie, et va rejoindre la compagnie. L'époux vient à son tour, le chef lui donne aussi des avis.

Enfin les hommes présens offrent à l'épousée une corbeille remplie de lait, en lui disant qu'il provient des vaches de la famille de son époux ; depuis le premier jour des cérémonies, il ne lui avait pas été permis d'en goûter. Elle porte la corbeille à sa bouche, aussitôt l'assemblée fait éclater sa joie en s'écriant : « elle boit le lait. » C'est ce qui met le sceau à l'alliance. Après les

noces, quelques-unes des proches parentes de la nouvelle mariée restent quelque temps avec elle pour l'aider à se construire une cabane, et à monter son ménage.

La polygamie est en usage chez les Cafres. Le nombre des femmes qu'ils peuvent prendre n'est pas déterminé par la loi ; chacun consulte à cet égard ses facultés : il est rare que les gens aisés en aient plus de deux ; elles habitent dans la même cabane avec le mari commun, et s'entr'aident comme deux sœurs. Si l'une d'elles vient à mourir, l'autre se charge du soin d'élever les enfans qu'elle laisse. Si par hasard deux femmes ne peuvent vivre en bonne intelligence, la plus jeune est obligée de céder ; elle abandonne la cabane commune, et s'en construit une à part.

Les Cafres sont avides de gain ; ils trafiquent de tout ; les bestiaux font le principal objet de leur commerce. Il paraît qu'avant l'arrivée des Européens, les zagaies étaient le seul signe représentatif dans le trafic. Cette espèce de monnaie a encore cours ; ils emploient aussi au même usage les grains de verroterie, les morceaux de cuivre. Les boutons de métal sont fort recherchés par les femmes qui en ornent leurs manteaux.

Quoique très-intéressés, les Cafres mettent beaucoup de bonne foi dans le commerce.

N'ayant que peu de besoins, ils ne connaissent

d'autres arts que l'agriculture et la fabrication du fer : ils façonnent des fers de zagaies , des espèces de haches et des anneaux qui servent d'ornement et de monnaie. Le métier de forgeron est une profession particulière.

M. Van der Kemp et ses confrères étaient bien vus des Cafres ; ils avaient déjà commencé à leur prêcher le christianisme ; la docilité avec laquelle on les écoutait leur faisait espérer un succès complet , un événement imprévu fit évanouir cette perspective flatteuse.

Les Cafres croient en un être suprême et invisible , mais ils n'ont pas de nom particulier pour le désigner , et ne lui rendent aucun culte. Ils ajoutent une foi implicite aux sortilèges ; ils ont parmi eux de vieilles femmes qui font le métier de magiciennes ; dans le cas d'une longue sécheresse , on a recours à des espèces de sorciers , qui sont quelquefois des Cafres et plus souvent des Hottentots. Il n'est donc pas surprenant que M. Van der Kemp et ses confrères fussent regardés par les Cafres pour des magiciens et des sorciers , puisqu'ils s'annonçaient comme les serviteurs d'un être tout-puissant et invisible.

Une grande sécheresse étant survenue , la reine mère fit dire à M. Van der Kemp que s'il ne faisait pas pleuvoir dans trois jours , il serait regardé et traité comme ennemi. M. Van der Kemp

avait souvent parlé aux Cafres de l'efficacité de la prière , de sorte qu'ils ne doutaient nullement de son influence auprès de Dieu pour en obtenir de la pluie s'il le jugeait à propos. Par un heureux hasard il en tomba dans le délai déterminé par la reine. Il était tout naturel qu'après cette première réussite , on s'empressât d'avoir de nouveau recours au missionnaire , lorsque la pluie viendrait à manquer. C'est ce qui arriva ; on lui dit qu'on était convaincu par expérience qu'il avait le pouvoir d'en faire tomber. Cette fois le hasard ne le servit pas ; les Cafres devinrent furieux ; il fut , ainsi que ses compagnons , obligé de s'enfuir , et si Gaïka , plus éclairé et plus tolérant que ses sujets , n'eût pas favorisé l'évasion des missionnaires , ils eussent certainement été victimes de la haute opinion que l'on avait de leur crédit auprès de la divinité.

Ainsi éconduits de chez les Cafres , les missionnaires se fixèrent à Béthelsdorp , près de la baie d'Algoa. Ce fut le général Janssens qui leur indiqua cet emplacement , leur concéda des terres , et leur donna des bestiaux , ainsi que tout ce qui leur était nécessaire pour s'établir. Un village y fut bâti , des Hottentots vinrent l'habiter , et on leur prêcha l'Évangile. D'autres missions furent fondées.

M. Van der Kemp étant mort , la société des

missions pensa qu'il convenait d'envoyer dans l'Afrique méridionale un de ses membres, pour inspecter les différens établissemens, et y concerter avec ses confrères les réglemens les plus propres à hâter la conversion et les progrès de la civilisation chez les païens de cette partie du monde.

M. Campbell ayant été choisi, partit d'Angleterre le 24 juin 1812, et arriva au Cap le 24 octobre. Après avoir pris de sir John Cradock, gouverneur de la colonie, des lettres de recommandation pour les landdrosts des districts qu'il devait parcourir, et s'être procuré du secrétaire du gouvernement tous les renseignemens nécessaires, il partit du Cap pour Bethelsdorp le 13 février 1813, mois le plus chaud de l'année. M. Campbell avait déjà fait des excursions à Groen Kloof et à Gnadenthal. L'état de ces missions moraves mérita son approbation.

La caravane de M. Campbell et de ses compagnons consistait en deux chariots attelés l'un de douze, l'autre de quatorze bœufs. Les conducteurs étaient Cupidon, un Hottentot converti qui appartenait à la mission de Bethelsdorp, et Britannia, un Ganaqua; trois autres Hottentots avaient soin des bœufs, deux Hottentotes étaient chargées de faire la cuisine et de blanchir le linge.

Au cap on avait dit à M. Campbell que les Hottentots fourniraient abondamment sa tente de

gibier; il observa que si la subsistance de sa troupe eût dépendu d'une ressource si précaire, tout le monde serait mort de faim. Pendant la route, Cupidon prêcha plusieurs fois ses compagnons. Ses discours édifièrent le missionnaire.

Le 3 mars on atteignit George, ville fondée par lord Caledon, précédent gouverneur; les constructions avaient été commencées onze mois auparavant; l'emplacement était judicieusement choisi. Le canton est bien arrosé et bien boisé; il offre des perspectives magnifiques; les forêts voisines sont si abondantes qu'elles peuvent fournir à la consommation pendant des milliers d'années. Le sol est également propre à la culture des grains et aux pâturages, l'argile propre à faire des briques y est commune; sur le bord de la mer, qui n'est éloigné que de quelques milles, on trouve une quantité de pierres calcaires. Les deux principales rues se coupent à angles droits; l'église s'élève au centre; les rues auront deux cents pieds de large, et seront plantées d'arbres de chaque côté.

Les Hottentots des environs manifestèrent beaucoup d'empressement pour entendre la parole divine; M. Campbell alla les visiter dans leur kraal, ils le supplièrent de lui envoyer un missionnaire; les enfans manifestèrent le plus vif désir d'apprendre à lire, et apportèrent en présent aux

voyageurs les plus belles fleurs des champs voisins.

On suivait une route presque déserte, les habitations étaient rares. L'on fut extrêmement incommodé par les pluies qui tombaient très-fréquemment.

Le 20 mars les voyageurs arrivèrent à Bethelsdorp, et y furent reçus comme des amis attendus depuis long-temps. M. Campbell fut frappé de l'aspect misérable du village de Bethelsdorp. Les maisons étaient chétives et dispersées; l'emplacement est d'une aridité excessive; on ne voit pas la moindre verdure près des habitations, ce qui ajoute à la tristesse du village; l'œil n'est récréé ni par des arbres, ni par des jardins.

M. Campbell avait entendu accuser les colons d'indolence; il trouva qu'ils ne l'étaient pas plus qu'ailleurs, et notamment dans l'Afrique méridionale. Il visita les fermes du voisinage, il reconnut qu'il y avait plus de terrain en culture que dans les autres parties du pays qu'il avait vues auparavant.

Etant allé à Uitenhagen, il s'entretint avec le landdrost du triste état de Bethelsdorp, et avoua qu'il en devait résulter du retard dans les progrès de la civilisation parmi les habitans. Mais un mûr examen lui fit découvrir que ce retard était dû à des causes que les missionnaires ne pouvaient faire disparaître. Les colons n'étant pas

sûrs de rester dans cet endroit à cause de son aridité, n'avaient construit leurs cabanes qu'en roseaux; elles ne tardent pas à dépérir, et ont l'air de tomber en ruines. D'ailleurs un trop grand nombre de Hottentots est au service de paysans, et les plus actifs d'entre eux sont mis en réquisition avec leurs bœufs pour le service public, par exemple pour marcher contre les Cafres, et pour servir de guides dans les différens postes militaires; dans ces cas ils ne reçoivent aucune indemnité; et leurs familles restées à la maison meurent de faim. Ces dérangemens continuels découragent les habitans; ils savent que s'ils commençaient une maison en terre, elle pourrait être dégradée par les pluies, avant qu'ils pussent être de retour pour la finir.

« Les fermiers de cette partie de la colonie, observe M. Campbell, ne sont contents que lorsqu'ils voient une trentaine de Hottentots autour d'eux; quand ils en ont moins, ils se plaignent de Bethelsdorp. Cependant ils n'ont besoin que de cinq Hottentots au plus, excepté à l'époque des semailles et de la récolte. La facilité de se procurer ces gens est également nuisible au fermier et aux Hottentots. Plusieurs de ces paysans ont jusqu'à quatre et cinq fils vigoureux qui, à raison du grand nombre des Hottentots dont ils sont entourés, ne font jamais rien; ils restent

assis les jambes croisées pendant la plus grande partie de la journée, ou se livrent au sommeil; quelquefois ils vont à la chasse pendant une heure. C'est ainsi qu'ils passent leur vie entière dans une nonchalance déplorable. Quelquefois la besogne d'un Hottentot pendant toute la journée pourra se borner à aller chercher le fouet de son maître dans la chambre prochaine; une femme apporte la chauffrette de sa maîtresse et la lui place sous les pieds, une troisième va deux ou trois fois au foyer prendre un charbon pour allumer la pipe de son maître. C'est de cette manière que le penchant à la paresse se fortifie, et s'accroît chez les Hottentots: la vie est à charge aux fermiers, parce qu'ils n'ont rien à faire, ils n'ont à parler de rien; ils se sentent malheureux, ils cherchent à trouver du plaisir en rendant les autres semblables à eux. Plusieurs personnes se sont accordées à me faire ce tableau de la vie des paysans; d'après ce que j'en ai vu, il m'a paru exact.

« S'ils ne pouvaient avoir qu'un nombre de domestiques hottentots déterminé, d'après l'ouvrage dont ils pourraient les charger, ce serait un grand bienfait pour eux-mêmes et pour ces pauvres gens. Je crois aussi que, si l'on introduisait des réglemens de ce genre, ils occasioneraient beaucoup de gêne et de plaintes; les maisons des paysans

paraîtraient désertes par l'absence des Hottentots qui sont à leur service.

« Si les familles des fermiers étaient obligées de mettre la main à la charrue, elles acquerraient peu à peu l'habitude d'une vie laborieuse, et ne se borneraient pas à cultiver quelques acres sur une propriété de vingt milles de circonférence. Bientôt on ne serait plus obligé à envoyer chercher au Cap le grain nécessaire pour nourrir le petit nombre de soldats cantonnés dans la campagne. Toutefois le manque de ports dans l'Amérique méridionale, sera toujours un grand obstacle à l'exportation des grains et des autres denrées, et conséquemment retardera les progrès de la culture. »

En quittant Bethelsdorp, le 9 avril, M. Campbell continua son voyage vers l'est, à travers le district d'Albany, nommé précédemment Zuure-Veld. Les Gonaquas, nation qui habitait autrefois ce pays, est aujourd'hui éteinte, soit par des mariages avec les Hottentots et les Cafres, soit principalement par le grand nombre que ces derniers en ont tué. C'est à la nation gonaquase qu'appartenait Narina, jeune fille dont le voyageur Le Vaillant a fait un portrait séduisant. L'Albany est borné à l'est par la mer des Indes, au nord par la Cafrerie dont le Groote-Vis-Revier le sépare; à l'ouest, par le district de Graaf-Reynet; au sud, par celui d'Uitenhagen; de ce côté, le Zondags-Re-

vier forme sa limite. « C'est, dit Campbell, un pays qui attend des habitans; actuellement il n'en a qu'un très-petit nombre, à l'exception des postes militaires que l'on y a placés pour arrêter les incursions des Cafres. »

Le gouvernement avait eu la bonté d'offrir aux missionnaires des emplacements dans ce district pour y fonder des établissemens; M. Campbell et deux de ses compagnons étaient en conséquence partis pour désigner ceux qui leur conviendraient; on était alors en guerre avec les Cafres; le pays offrait de tristes traces de ses ravages; des maisons abattues, des champs dont les moissons étaient détruites. Il fallait se tenir sur ses gardes pendant la nuit, parce que l'on avait lieu de craindre que les Cafres ne se tinsent cachés dans les bois. Ces funestes événemens n'avaient cependant pu dépouiller cette contrée de ses agrémens naturels; M. Campbell la compare à un parc bien planté, et dont le sol est couvert d'une herbe épaisse.

Les détachemens anglais demeuraient dans des redoutes, qui protégeaient la population hottentote réfugiée sous leur abri. Les garnisons étaient composées de Hottentots; les officiers et les sergens étaient Européens. Ceux-ci peuvent passer pour séquestrés de l'univers entier. Ils n'avaient, en dix-huit mois, reçu que la visite de quelques

officiers. La plupart de ceux qui vivent dans ces postes éloignés étaient Ecossais. A Zandflat, M. Campbell en vit un absolument seul; c'était un Hessois: sa bibliothèque consistait en un dictionnaire et un almanach; ce qui rendait sa position encore plus ennuyeuse: néanmoins, il ne s'en plaignait pas. M. Campbell lui prêta des journaux qu'il lut avec beaucoup d'attention.

Le 21 les voyageurs arrivèrent à Grahams-Town, quartier général des postes militaires de l'Albany. Ce lieu que l'on destinait à devenir une ville, est situé sur le Cowie-Revier, au nord-nord-ouest de l'embouchure du Groote-Vis-Revier. Les maisons n'étaient encore qu'en terre et en roseaux; on y voyait déjà des jardins bien garnis, quoique l'établissement n'existât que depuis un an. La position est agréable et saine; on y a de l'eau pendant toute l'année.

Delà M. Campbell et ses compagnons marchèrent au nord-ouest, vers Graaf-Reynet. On voyageait en vue des terres occupées par les Cafres. On atteignit le 27 le poste du capitaine Andrew, sur les bords du Vis-Revier; sa maison était la mieux construite que l'on eût vue dans l'Abany; elle était son ouvrage; il en avait été le charpentier, et avait enseigné aux Hottentots à l'aider dans son travail. Il avait aussi un jardin; il l'arrosait par le moyen d'une machine qui élevait l'eau de la rivière